

De la même auteure

Extrasystoles, Cent Mille Millions, 2015.

La Méthode du Héros, Éditions Ellébore, 2013.

Ma balance et moi – Journal d'une repentie des régimes, Éditions
Ellébore, 2012.

CAROLE-ANNE ESCHENAZI

LES 12 TRAVAUX
d'ÉMERAUDE
KELLY QUI
VOULAIT
CHANGER
SA VIE

*À mon si cher ami Claude Lemesle,
sans lequel toute cette merveilleuse aventure
n'aurait pas vu le jour.
À Walt Disney, évidemment.
Et à Frankie, pour toujours...*

MA FICHE SIGNALÉTIQUE

NOM : *Kelly*

PRÉNOM : *Émeraude*

SURNOM : *Emmy*

ÂGE : *33 ans*

CHEVEUX : *roux (ma part sauvage!)*

YEUX : *verts (je suis née avec les yeux verts, d'où mon prénom...)*

TAILLE : *1,62 mètre*

POIDS : *61 kilos (très loin de la taille mannequin!)*

PROFESSION : *chef de produit marketing pour la société
Dulac Arrosoirs*

SITUATION SENTIMENTALE : *à l'heure actuelle, néant!*

FILM PRÉFÉRÉ : *Mary Poppins*

HOBBIES : *lire des livres, voir des films, caresser mon
chat*

ET PUIS AUSSI : *tirer à l'arc (sauf que je n'ai plus touché
une flèche depuis des lustres!)*

PÉCHÉ MIGNON : *le chocolat blanc*

SIGNES PARTICULIERS : *je déteste les robes et j'ai une
tendance au vertige*

CREDO : *« Pour vivre heureux, vivons cachés! »*

1

Vendredi soir

La dernière roue du carrosse

Couleur de mon vernis : gris souris

— Troussevache ? demande le taxi, éberlué. Jamais entendu parler ! C'est où exactement ?

— Dans le 16^e, la petite rue pavée qui serpente de la rue de Passy à l'avenue Paul-Doumer, dis-je sans hésiter, habituée à devoir donner des compléments d'information. Je vous guiderai quand on s'en approchera.

— En voilà un drôle de nom ! reprend le conducteur en enclenchant le compteur. On croirait presque à une blague !

Le taxi se met en route. La tête renversée sur le siège arrière, je regarde par la fenêtre la nuit parisienne parsemée de lumières électriques. Je n'ai pas encore décidé si je viens de passer une soirée magnifique ou une soirée détestable en compagnie des Quatre Fantastiques. Les Quatre Fantastiques, c'est le groupe d'inséparables que je forme avec mes meilleurs amis, Andy, Marjorie et Nina. Tous les quatre, on s'entend à merveille. Nous nous connaissons depuis

plus de dix ans et nous nous retrouvons régulièrement chez l'un ou chez l'autre. On boit, on mange, on rit, on refait le monde. On partage nos petits malheurs, nos grands bonheurs. Ça me procure toujours un bien immense de les voir.

Andy est prof de *fitness* dans un club à Beaugrenelle tandis que Marjo n'est rien de moins que la directrice du Grand Hôtel Royal, avenue Foch (excusez du peu). Ils ont tous deux un an de plus que moi. Quant à Nina, elle est décoratrice d'intérieur et travaille dans un cabinet d'architectes du côté des Ternes. C'est la benjamine du groupe, elle n'a que 31 ans.

C'est chez Andy qu'a eu lieu la réunion ce soir. Il habite dans le 15^e, à deux pas du club où il travaille. J'avais vraiment hâte d'y être parce que j'ai passé une semaine désastreuse. Henrietta, ma supérieure hiérarchique, n'a pas arrêté d'être sur mon dos. Entre elle et moi, l'ambiance n'est pas au beau fixe. Elle m'horripile avec ses chignons blonds toujours bien tirés, ses yeux d'acier et ses tailleurs cintrés. Elle a l'air d'une institutrice prête à dégainer la règle en fer pour vous taper sur les doigts.

Exemple : hier, elle a débarqué dans le bureau qu'on se partage, équipes marketing, commerciale et comptabilité réunies, en vociférant (pour que tout le monde entende bien) :

— Émeraude ! Où est l'étude de marché que tu devais me remettre ce matin ?

— Sur ton bureau, Henrietta. Là où je l’ai déposée hier soir...

— Dans ce cas, a-t-elle continué, toujours hystérique, tu dois me le notifier par courriel, histoire que je ne perde pas mon temps à te courir après!

— Je pensais que tu la verrais en arrivant.

— Tu n’as pas à penser! Fais ton travail correctement sans m’empêcher de faire le mien, un point c’est tout.

— Mais je l’ai fait, justement, mon travail, et même en avance. Je ne t’ai pas emp...

— Ça suffit! La prochaine fois, au lieu de vouloir jouer les élèves modèles, tu te contenteras de suivre mes directives. Ça m’évitera d’avoir à me déplacer pour rien.

Si ça, ce n’est pas de la mauvaise foi! Sur ce, elle est repartie, ses talons giflant le sol et son parfum capiteux laissant derrière elle une trace de sa présence furibonde. Quant à moi, j’aurais voulu être propulsée à l’autre bout du monde tellement j’avais honte d’avoir été invectivée de façon aussi injuste. J’ai vu Chérazade et Salomé, des collègues de la com’ et de la compta, échanger un regard, puis se lever et venir à mon bureau.

— Ça va aller? m’a soufflé Chérazade.

— Oui, j’ai l’habitude, ai-je répondu en soupirant.

— Quelle punaise, cette Henrietta! a renchéri Salomé. Si seulement je pouvais l’aplatir d’un coup de savate!

Cette repartie nous a fait sourire toutes les trois. Heureusement qu'elles sont là, Chérazade et Salomé.

Après ce clash de fin de semaine avec ma boss, une soirée Quatre Fantastiques me paraissait être le bon remède pour évacuer le stress. Je suis arrivée un peu en retard parce que j'étais partie faire du *shopping* pour Clyde, mon chat, dans une animalerie des Halles. Comme je ne travaille pas le vendredi après-midi, j'en profite pour lire, aller au cinéma ou flâner dans Paris. J'ai trouvé un nouveau panier tout doux et un arbre à chat qui devraient rendre fou de bonheur mon bébé à poils. Mais comme je m'y suis reprise à dix fois pour monter l'arbre, je suis arrivée chez Andy plus tard que prévu.

J'ai tout de suite senti une effervescence inhabituelle. Ils avaient commencé l'apéro : des ti-punchs préparés par Andy avec du rhum blanc tout juste ramené de Guadeloupe par Marjo. Nina et elle avaient, chacune à sa façon, des petites étincelles dans les yeux. Je n'ai pas eu le temps de m'interroger davantage sur ces drôles d'étoiles car Marjo a pris la parole :

— Puisque Emmy est là, a-t-elle dit, on peut passer aux choses sérieuses. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Elle a attendu quelques instants avec un air de conspiratrice. Puis elle a continué :

— J'ai été convoquée cette semaine par le *big boss* de ma chaîne. Il m'a félicitée pour mon

« excellent » travail en tant que directrice du Grand Hôtel Royal Foch. J'étais aux anges, vous pensez ! Mais attendez, ce n'est pas tout. Tenez-vous bien, en plus du GHR de l'avenue Foch, il m'a proposé de prendre la direction des deux autres hôtels que le groupe possède en région parisienne ! Avec augmentation de salaire, comme il se doit. Je vais pouvoir changer de voiture, changer d'appart' et aller deux fois plus souvent voir ma famille en Guadeloupe !

— C'est génial ! s'est aussitôt exclamé Andy. Tu as dit oui, j'espère.

— À ton avis ? a répondu Marjo dans un éclat de rire.

— T'es la meilleure ! a dit Andy en bondissant vers elle pour la féliciter d'un énorme câlin.

— On est trop fiers de toi ! a déclaré joyeusement Nina.

— Bravo, bravo, bravo ! ai-je applaudi.

Nous avons trinqué en son honneur. Nina s'est levée à son tour.

— Moi aussi, j'ai un truc super important à vous annoncer, a-t-elle dit avec un sourire extasié, en repoussant derrière ses oreilles ses mèches brunes bouclées. Voilà : j'ai rencontré quelqu'un...

— Qui ? Quand ? Comment ? a rugi Andy. Je veux tout savoir !

— Il s'appelle Benoît. C'est un client du cabinet qui voulait faire redécorer son bureau. Il est beau, il est intelligent, il est gentil. En plus, il gagne bien sa vie...

— Bien sûr, ça ne gâche rien, a commenté Marjo en clignant de l'œil.

— Comme tu dis, a approuvé Nina en hochant la tête. En fait, c'est l'homme idéal. J'en suis complètement folle!

— Depuis combien de temps vous sortez ensemble? ai-je demandé.

— Ça fera trois semaines demain.

— Quoi? Trois semaines et tu nous le dis que maintenant? s'est indigné Andy.

— Mais je n'ai pas eu une minute à moi! On ne se quitte plus!

— Je suis tellement contente pour toi! a dit Marjorie.

— Moi aussi, vraiment, ai-je ajouté.

Nous avons retrinqué en l'honneur de Nina.

— Eh bien, moi, les filles, je n'ai rien de spécial à vous annoncer, a dit Andy. À la salle de sport, c'est le train-train et je n'ai pas de mec en vue pour l'instant. Et toi, Emmy?

— Non, non, moi non plus, rien de spécial à mentionner. À moins de vous annoncer qu'Henrietta est une teigne. Mais ça, vous le savez déjà.

— Alors portons un *toast* à notre amitié! a conclu Andy.

Ce que nous avons fait sur-le-champ.

En me rassayant, mon verre de ti-punch à la main, je me suis sentie toute drôle. Je voyais les sourires de mes amis, je sentais aussi celui que j'avais scotché sur mon visage, mais un morceau de moi, bizarrement, n'était pas tellement à la fête...

Le taxi traverse la Seine. Mon humeur semble se confirmer du même gris que mon vernis... J'aperçois à droite la tour Eiffel dans sa robe du soir à paillettes. À la voir comme ça, je me dis que je vis dans la plus belle des villes – la Ville lumière tout de même ! Pourtant je ne m'y sens pas toujours à ma place. C'est un peu trop grand, ou trop urbain, je ne sais pas. J'aime mieux la campagne, les grandes plaines, les vieilles pierres. J'ai raté ma vocation de provinciale.

Le véhicule sillonne à présent les rues du 16^e. Mon quartier. Enfin plutôt celui de mes parents. Mais qui m'a vue naître et m'a vue grandir. Je le connais bien. La voiture remonte l'avenue Mozart.

— Là, vous prendrez la rue de Passy à droite, dis-je au conducteur. Ce sera la troisième à gauche. Vous n'aurez qu'à vous arrêter au début de la rue. Je ferai le reste à pied.

Le taxi s'exécute. Je lui règle sa course, le salue et descends du véhicule. Puis il s'éloigne, seul bruit vrombissant dans la nuit silencieuse. Je m'avance dans la rue Troussevache jusqu'à l'entrée de mon immeuble, en tâchant de ne pas me prendre les talons dans les interstices des pavés.

Lorsque j'ouvre la porte de mon studio, Clyde est déjà là, à m'attendre. Il se frotte contre mes jambes tandis que je pose mon sac et que j'enlève mon manteau. Je m'avance jusqu'à son petit tapis près de la fenêtre et nous nous laissons aller à une longue séance de caresses. Il se met à ronronner. Rien de tel pour m'apaiser.

Puis, je vais dans la salle de bains pour me déshabiller, agrippe mon pyjama suspendu à l'arrière de la porte. Avant de l'enfiler, je me regarde un instant dans la glace, juste vêtue de ma culotte et de mon soutien-gorge. J'observe mon ventre, mes hanches, mes cuisses. On ne peut pas dire que ce soit une contemplation réjouissante. Tout ce que je vois est rond et dodu, bien loin de la taille mannequin dont raffolent les hommes et que vantent les magazines féminins. Avec un soupir, je recouvre cette chair un peu trop débordante. Depuis mon adolescence, je suis habituée à être en conflit avec mon reflet. Petite, j'étais fine et sportive. Mais la puberté a transformé mes contours. Mon corps s'est mis à développer des molletons très vite entretenus par mon goût prononcé pour le chocolat blanc. Ça fait un moment que j'essaie de perdre cette demi-douzaine de kilos en trop : je me mets au régime, je tiens quinze jours en ne mangeant que du fromage blanc zéro pour cent, puis je me décourage. Et youpla, je reprends en une semaine tout ce que j'ai perdu.

Pendant que Clyde, posté en haut de la pharmacie, aussi roux que moi, me scrute attentivement, je me brosse les dents et, d'un geste presté, j'enlève l'élastique qui emprisonne ma chevelure. La longue cascade frisée de mes cheveux se déverse sur mes épaules. Je regarde dans le miroir ce torrent d'ambre qui me jaillit du crâne. Ma part sauvage. Dans mes bons jours, ma crinière dorée et mes yeux d'émeraude m'aident à me

trouver jolie. Mais dans mes mauvais jours (fréquents, disons-le), je ne vois qu'un regard trop verdâtre et une tignasse en vrac à dompter. Plus un corps boursouflé à dompter lui aussi.

— Ah là là, ce n'est pas tous les jours facile d'être moi, dis-je à l'intention de mon pauvre Clyde impuissant.

Je retourne dans le salon qui me sert aussi de chambre. Après avoir vérifié les croquettes et l'eau de mon chat, je grimpe dans mon lit-mezzanine, Clyde sur mes talons. Enroulée dans ma couette comme un nem, je repense à la soirée, à mes amis, aux nouvelles que nous ont annoncées Marjorie et Nina. Bien sûr, je me réjouis pour mes copines qui méritent amplement, l'une comme l'autre, le succès et l'amour. Mais je ne peux que mesurer, par contraste, le fossé qui sépare ma situation des leurs. Quand je regarde ma vie, le constat que je dresse est à peu près aussi emballant que le reflet de ma silhouette dans le miroir.

J'ai 33 ans. Je suis chef de produit marketing depuis sept ans pour la société Dulac Arrosoirs qui, comme son nom l'indique, fabrique des arrosoirs. Bon, soyons clair, ce job est loin de me rebuter totalement. Il a même de sacrés bons côtés. Grâce à lui, j'ai les moyens d'habiter dans ce chouette studio que je loue dans un quartier huppé. Je suis relativement à l'aise financièrement: je peux, par exemple, m'offrir une paire d'Annabel Winship quand bon me semble (j'adore cette créatrice, elle fait des chaussures

tellement magnifiques!). Mon patron est un vieux bonhomme sympathique, et je m'entends super bien avec mes collègues Salomé et Chérazade. Pour toutes ces raisons, et mis à part cette peau de vache d'Henrietta, mon poste chez Dulac est plutôt une aubaine. Je suis contente de l'avoir décroché.

Sauf que, si je suis vraiment honnête avec moi-même, je suis obligée de reconnaître que ma soif d'accomplissement n'est pas étanchée par les joies de la production d'arrosiers. Ma fonction consiste en une suite de tâches qui sont loin d'être palpitantes: chercher des fournisseurs, superviser les commandes, élaborer les argumentaires commerciaux et les supports d'aide à la vente, gérer le *planning* d'Henrietta, commander des études de marché, observer la concurrence... Certes, ce n'est pas complètement inintéressant, mais de là à dire que c'est ce dont je rêvais quand j'avais 12 ans.

Alors ça me fait un petit pincement au cœur quand je vois ma Marjo si épanouie dans son boulot. Je sais qu'elle adore ce qu'elle fait et, qu'en plus, elle le fait bien. Tandis que mon job à moi n'est qu'un pis-aller, certes plaisant, mais un pis-aller tout de même. La plupart du temps, j'arrive à me consoler. Je me dis qu'on est tous condamnés à apprivoiser sa part de frustration, que les beaux rêves d'enfance où on se voit grand, accompli et heureux sont destinés à être sagement remisés au placard à l'âge adulte. Qu'il ne

faut pas confondre idéal et réalité... Mais parfois, comme ce soir, j'ai l'impression de passer à côté du sens de ma vie.

Quant à ma situation sentimentale, c'est un grand rien. Qui me rend envieuse, je l'avoue, du bonheur amoureux de ma Nina chérie. Ma dernière histoire date d'il y a quelques mois et elle n'a pas été des plus concluantes. Karl et moi n'étions pas sur la même longueur d'onde. Il voulait s'engager, s'attendait à ce que je le suive pour aller vivre en Autriche. Il me voyait déjà en bonne épouse et en mère parfaite. Du coup, j'ai pris la fuite. D'autant plus que je ne me sentais pas plus amoureuse que ça. J'étais bien avec lui, on passait de bons moments, mais de là à devenir une femme au foyer viennoise, il y a un monde ! La rupture a été houleuse. Il était déçu, presque agressif. Depuis, je savoure ma vie de célibataire. Enfin, savourer est un bien grand mot. Disons que je tâche de profiter des avantages. Certains soirs, je me réjouis d'être seule. Je m'immerge dans ma propre présence, je câline mon chat et je déguste mes carrés de chocolat blanc devant un bon film bien guimauve. D'autres soirs, la solitude me pèse, je voudrais une peau d'homme, des bras d'homme, une voix d'homme...

C'est toujours pareil avec moi. Je veux tout et son contraire. La simplicité, connais pas. Surtout en amour. Mon parcours sentimental est comme un air de tango rythmé par des contretemps et des actes manqués. Parfois j'ai fait des rencontres

pour lesquelles j'étais prête mais le mec ne l'était pas. Parfois c'était l'inverse. Moi, je cherche la grande histoire, mais je suis aussi très indépendante. J'attends d'un homme qu'il sache à la fois être le prince charmant et l'homme invisible selon les circonstances. Comment voulez-vous qu'il s'en sorte, le pauvre ? Alors quand je vois Nina qui trouve pantoufle de verre à son pied, je suis heureuse pour elle, mais ça me rappelle aussi que, pour moi, le conte de fées est loin d'avoir commencé. Si je mets tout ça bout à bout – les kilos en trop, le boulot plan-plan, l'amour absent –, ma vie m'apparaît comme un grand vide. Ça me flanque un vieux vertige complètement déprimant.

Allons, je ferais mieux de dormir sinon je vais broyer du noir.

— Bonne nuit, Clyde, dis-je à voix haute, en éteignant ma lampe de chevet.

Mais mon chat, je m'en doutais, est déjà endormi. Alors je ferme les paupières sur les petits chagrins de ma vie et pars le rejoindre dans son sommeil. Comme le dit Scarlett O'Hara, demain est un autre jour.